

Zeitschrift: Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Herausgeber: Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Band: 83 (1995)

Heft: 5

Artikel: Aux sources du féminisme chinois

Autor: Cristina-Reichlin, Sylvie

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-280684>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 25.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Aux sources du féminisme chinois

Dans l'attente de la Conférence de Pékin, Femmes suisses continue son périple à travers la Chine. Ce mois-ci, voyage aux sources du féminisme chinois avec Qiu Jin, révolutionnaire et féministe.

La Chine a connu quelques féministes actives. L'une des plus célèbres est sans doute Qiu Jin, que son action conduit à une fin cruelle.

Née en 1875 dans une famille de petits mandarins, Qiu Jin reçoit une éducation classique, mais s'enthousiasme pour la Révolution française et Mme Roland. A 18 ans, elle entre dans une famille conservatrice par son mariage, mais très vite elle étouffe. Dès 1903, elle suit son mari en charge à Pékin. Qiu Jin peut enfin s'imprégner des nouvelles idées et... quitter mari et enfants pour le Japon. Là-bas, elle relance l'association des femmes et adhère au mouvement révolutionnaire de Sun Yat Sen.

En 1906, elle regagne la Chine, enseigne dans plusieurs écoles et crée le «Journal des femmes chinoises». Elle provoque un soulèvement dans le Zhejiang, et sera décapitée en juillet 1907. Elle avait à peine 32 ans. C'est ainsi que Qiu Jin «entre dans le panthéon des héroïnes comme une révolutionnaire d'avant-garde du mouvement des femmes chinoises qui a propagé la nécessité de leur libération en les appelant à s'engager dans la lutte (...)».

Son action féministe s'articule en deux volets: un tanci (ballade), mode privilégié



Qui Jin.

d'expression et de lecture des femmes: *Pierres de l'oiseau Jingwei*. Elle y passe en revue tous les aspects de la vie des femmes. Son objectif est de leur faire prendre conscience de leur inacceptable condition. Elle crée ensuite, en 1906, le *Journal de la femme chinoise* qui incite d'une part les femmes à s'instruire, à s'engager dans la vie active et, d'autre part jette les bases d'une association de femmes à large audience. Mais l'engagement politique de Qiu Jin a certainement effrayé les financiers et seuls deux numéros ont pu être publiés.

Qiu Jin ne dissocie jamais son combat pour la libération des femmes de celle du peuple. La féministe ne se distancie pas de la révolutionnaire qui se bat contre toutes les oppressions: les étrangers sur la Chine, les riches sur les pauvres, les hommes sur les femmes. L'œuvre de Qiu Jin n'a été publiée qu'en 1958, elle n'a donc eu aucune influence sur ses contemporaines, qui ont surtout été marquées par sa fin tragique.

Le temps des luttes

La société chinoise est basée sur la suprématie masculine, la fonction finale d'une femme étant le mariage.

Sur ces bases simples, mais terriblement écrasantes, les Chinoises ont été unanimes pour se mobiliser sur trois thèmes prioritaires: l'abolition du bandage des pieds, cette coutume qui engendre une immobilité, crée une dépendance et renforce le pouvoir des hommes, l'accès à l'instruction et le mariage libre.

A la fin du 19e, la nécessité d'une plus importante main-d'œuvre et une population mieux instruite ont fait émerger des associations qui ont effectué un travail considérable pour l'amélioration de la condition des Chinoises. Quant à l'éducation, seule une population privilégiée donne aux filles l'accès au savoir, mais il est transmis par des ouvrages classiques qui institutionnalisent la soumission. Étonnamment, il insiste sur l'apprentissage de la lecture.

Cette éducation reçue au sein de la famille ne permet en aucun cas aux filles de sortir de chez elles.

En 1844, la première école de filles est ouverte par une missionnaire anglaise et, en 1898, se crée à Shanghai, la première école chinoise.

Le statut officiel pour l'éducation des filles n'est obtenu qu'en 1907. Qiu Jin a une conception non élitiste de l'éducation. Toutes les femmes doivent se libérer pour devenir elles-mêmes les artisanes de leur avenir, mais l'instruction, ou l'indépendance économique, ne sont pas révolutionnaires en soi, elles doivent être des armes au service d'une lutte politique.

Le mariage est un contrat entre deux familles, qui soumet la femme à son mari et sa belle-famille, il est arrangé.

Qiu Jin dénonce le mariage arrangé qui crée des rapports d'hostilité, et un destin sans espoir dont le seul aboutissement est la mort.

Les femmes ont de tout temps résisté à leur condition, mais de manière individuelle, principalement sous trois formes:

- L'écriture, l'interprétation et la diffusion de tancis, avec parfois (avant l'imprimerie) une réécriture totale ou partielle de ces écrits.

- Le travestissement complet et la négation de tous les signes extérieurs de leur sexe, pour passer des examens, obtenir des emplois dans l'administration ou encore participer à la vie militaire.

- Le renoncement à toute vie traditionnelle par l'entrée au couvent bouddhique ou le suicide. Les révoltes personnelles contre les hommes, principalement leur mari, sont plus courantes que celles liées à leur corps.

C'est seulement à la fin du 19e que les femmes commencent à prendre la parole, mais elles n'incluent pas des revendications politiques plus générales.

Vers 1915 émerge le premier mouvement féministe autonome qui réclame les droits politiques, l'égalité dans l'éducation, la législation et la liberté du mariage.

Qiu Jin estime que le chemin sera sans fin et que seule une Révolution libérera les femmes.

Qiu Jin s'est leurrée sur l'efficacité de la Révolution, puisse-t-elle se tromper sur la longueur du chemin.

Sylvie Cristina-Reichlin

Bibliographie: «Qui Jin», Catherine Gipoulon, Ed. des femmes, 1976.

«Histoire de la femme chinoise», Charles Meyer, J.-C. Lattès, 1986.